

QUELQUES REMARQUES SUR LE REMPART ET SON ORIGINE AU PROCHE ORIENT

On connaît l'importance du rempart au Proche-Orient aux deuxième et premier millénaires comme en témoignent par exemple l'archéologie hittite et néo-assyrienne¹, où le rempart apparaît en quelque sorte comme le symbole² par excellence de la ville. Pourtant, la présence de celui-ci est déjà attestée au Néolithique (du 10^e au 4^e millénaires) au Proche-Orient, alors que la ville proprement dite n'existe pas encore : Jericho³, en Palestine, et Çatal Höyük⁴, en Turquie, sont de très grands villages des huitième et septième millénaires⁵. Ce n'est qu'à partir du troisième millénaire, que toutes les villes s'entourent d'une muraille. Au Proche-Orient, le passage très progressif du village néolithique⁶ à la ville a parfaitement été mis en évidence par l'archéologie. Les premiers établissements urbains apparaissent dès le milieu du quatrième millénaire Av. J.C⁷. Aucune ville n'existe au néolithique⁸. Si l'équivalence entre ville et rempart semble valable à l'époque assyrienne, par exemple, elle n'est donc pas pertinente pour le Néolithique et peut-être pour d'autres époques et d'autres milieux. C'est pourtant à partir de cette relation que de nombreux sites ont été identifiés en tant que villes : Jericho en est un exemple. Aussi nous semble-t-il opportun de nous interroger sur les conditions de sa naissance et de son développement.

Si nous nous plaçons dans une perspective archéologique, la présence d'un rempart a, en effet, très longtemps suffi à donner un caractère urbain à un site. Pourtant, toutes les villes ne sont pas ceintes d'un rempart. Ainsi les cités romaines n'en sont pas systématiquement pourvues tandis que quelques villages peuvent être remparés⁹. Comme l'écrit J.-L. Huot : « On arrive bien vite à la conclusion qu'un village peut fort bien être remparé et une ville ne l'être pas »¹⁰. De nouvelles fouilles, mettant au jour des remparts dans des contextes tant urbains que villageois au Proche Orient, ont permis de vérifier la pertinence de cette remarque. Ce bref article vise à rappeler et à préciser quelques points concernant les remparts et leur lien avec le développement de l'urbanisme : nous insisterons particulièrement sur le fait que -le rempart a une longue histoire et trouve son origine au Néolithique, qu'il ne procède pas de l'urbanisation de la sédentarisation, qu'il n'est pas de ce fait lié à la naissance de la ville.

Nous proposerons d'abord une définition personnelle du rempart, avant de présenter rapidement quelques sites néolithiques possédant des remparts susceptibles d'illustrer notre réflexion.

Nous considérons que le rempart est fondamentalement un ouvrage architectural qui entoure un établissement, que ce soit une ville ou un village. Quel que soit le matériau utilisé pour sa construction, ce mur doit être le plus épais, le plus haut possible de manière à assurer une protection. Sa vocation première est défensive et ne relève pas systématiquement de faits de guerre. L'érection d'un rempart est une réponse à une menace ressentie par une population, menacée par un danger, qui peut être d'origine humaine mais également animale. L'un des moyens les plus simples de se protéger est donc de se regrouper et de se retrancher derrière un mur haut et épais. Par cette combinaison technique, la population s'assure une protection minimale. Structure

défensive, le rempart traduit des états de tension, des conflits entre des groupes, qui, selon nous, relèvent de la violence, et non pas de la guerre, laquelle suppose une armée aux ordres d'un pouvoir organisé et une infrastructure particulière dont toutes les sociétés ne disposent pas. Cette distinction entre la violence et la guerre suggère qu'il a existé deux types de rempart : l'un, purement défensif et l'autre, spécifiquement militaire.

Le premier est un mur de briques ou de pierres, haut et épais. Il circonscrit un établissement qui peut être une ville ou village. Il n'offre qu'une protection relativement sommaire. Retranchés derrière un tel mur, les habitants ne peuvent pas répliquer à une attaque, mais seulement la subir. Ce type de rempart n'autorise qu'une défense passive. De ce fait, nous pouvons l'apparenter aux murs d'enclos. En effet, il permet effectivement de délimiter l'espace occupé par la communauté et en assurer la protection. Il s'agit donc des premières structures défensives, que certains fouilleurs qualifient parfois improprement de remparts militaires. Nos travaux en cours¹¹ nous amènent à affirmer que le rempart militaire proprement dit n'apparaît qu'à partir du troisième millénaire. Il se différencie du mur défensif néolithique par l'ajout d'éléments architectoniques particuliers comme des tours ou bastions qui suppriment les angles morts. De ce fait, la sape des fondations est rendue, sinon impossible, du moins extrêmement difficile. Ils permettent en outre aux habitants de répondre aux attaques; on tire sur les ennemis, on les crible de flèches, on les empêche ainsi de s'approcher de la ville. De là se déduit une conception nouvelle de défense nécessitant le développement d'une stratégie adaptée et d'une armée. De la phase passive imposée par le mur défensif précédemment mentionné, on passe à une phase active de la défense. Poliorcétique et stratégie militaire évoluent et se développent de concert. On répond aux béliers, aux tours d'assaut, par des poternes, glacis, fossés, portes à l'accès toujours plus protégé. Nous laisserons de côté ces remparts militaires pour nous intéresser aux premiers remparts défensifs. L'apparition de ces derniers au Néolithique n'a rien d'étonnant. Car cette période se caractérise par de grands changements socio-économiques, traduisant une mutation sociale profonde¹².

Les hommes partagent un nouveau *modus vivendi*, révélant un degré certain de socialisation. De l'état de chasseurs-cueilleurs nomades, ils passent à celui de sédentaires. Ils forment désormais des communautés vivant dans des petits villages dès le Natoufien (11e millénaire). Pourtant, s'ils se fixent sur un territoire, ils pratiquent toujours la chasse et la cueillette. En effet, l'agriculture ne précède pas l'apparition des villages. Au contraire, elle découle de la sédentarisation et de la vie villageoise¹³. Peu à peu, ils passent d'une économie de prédation à une économie de production, fondée sur l'agriculture et l'élevage. La maîtrise progressive de l'environnement leur autorise une gestion à long terme, un contrôle de la production, le stockage des surplus¹⁴. Cette thésaurisation a vraisemblablement dû attiser la convoitise de groupes voisins nomades. Pour éviter les pillages et protéger ses biens, le groupe élève donc des remparts défensifs autour de son établissement. Le rempart apparaît en ce sens comme le corollaire direct de la sédentarisation. Outre une fonction défensive, le rempart revêt une dimension sociale. Il témoigne d'une forte cohésion au sein d'une communauté qui partage la même culture, vit selon des règles au sein d'un même village à présent clos par un rempart. Celui-ci témoigne de la reconnaissance d'un groupe en tant qu'entité solidaire et unie face à un autre groupe qu'elle voit comme un étranger dangereux.

Selon nous, entourer son village d'un rempart semble participer d'une démarche centripète. Elle traduit, entre autres, la prise de conscience de son territoire, mais également le refus de l'autre, l'exclusion de tout ce qui lui est extérieur.

Le rempart traduit également une certaine hiérarchisation sociale, car seule une autorité, quelle qu'en soit la forme, a pu être à l'origine de la construction de ce mur défensif. Résultat d'un travail collectif, il a nécessité la mobilisation, la gestion et le contrôle d'une main d'œuvre¹⁵.

Quelques sites sommairement décrits vont éclairer notre réflexion. Seuls quelques-uns seront présentés ici à titre d'exemple (figure 1) : Jericho, Tell Magzaliya, Haçlılar, Tell es-Sawwan, Habuba Kebira et Tell Sheikh Hassan.

Jericho

Le plus célèbre mais aussi le plus litigieux de tous est celui de Jericho, situé en Palestine (l'actuel tell es-Sultan), fouillé par K. Kenyon¹⁶ entre les années 1952 et 1958. Ce site semble avoir été occupé depuis le Natoufien jusqu'à l'Age du Bronze Moyen :

- l'occupation natoufienne (10000-8300 Av. J.C.) caractérisée par des vestiges de maisons rondes à demi-enterrées. Pas de rempart découvert.
- l'occupation du Pre Pottery Neolithic A (abrégé. PPNA : 8000-7500 Av. J.C.) : les maisons rondes caractéristiques de cette époque sont ceintes d'un rempart auquel est associée une tour défensive et un fossé.
- l'occupation du Pre Pottery Neolithic B (abrégé. PPNB : 7500-6500 Av. J.C.) : des maisons rectangulaires sont regroupées dans un rempart. Sous ces niveaux d'occupation, la tour a disparu.
- à l'Age du Bronze (3e millénaire, milieu du 2e millénaire), après un abandon du site une ville apparaît, entourée d'un rempart militaire avec tours.

Nous n'avons en fait qu'une vision tronquée du site. Celui-ci recouvre une superficie d'environ trois hectares et les interprétations¹⁷ de K. Kenyon ne résultent que d'une fouille partielle, c'est-à-dire de trois tranchées d'une dizaine de mètres : I, II, III (I, au nord-ouest, II, au nord et III, au sud du tell). L'état des rapports relatifs à la fouille de Jericho et de son rempart ne nous permet de ne donner que des indications partielles sur le site. C'est pourquoi, nous nous contenterons ici d'une description très succincte du rempart. Le tracé ne nous est donc pas connu dans son intégralité. Pourtant, la découverte de pans de remparts néolithiques dans les trois tranchées, extrêmement espacées les unes par rapport aux autres, a suffi à K. Kenyon pour considérer Jericho comme un site remparé. Il n'est pourtant pas certain qu'il s'agisse du même mur, même si, d'après Kenyon, leur appareil semble à peu près similaire. Le rempart est appelé TW. Celui du PPNA (figure 3), érigé sur une occupation natoufienne et intégralement construit en pierre, présente un appareil irrégulier. Les pierres ne sont pas toutes de la même taille. Il mesurerait en moyenne deux mètres de largeur. On peut observer différentes techniques de construction, ce qui permet de mettre en évidence trois murs de pierre et non pas seul :

TW I auquel un fossé au tracé irrégulier est associé. Ce dernier fait 2 mètres de profondeur et 8,75 mètres de largeur.

TW II et TW III qui se succèdent à peu près au même endroit. TW III serait préservé sur 5 mètres de hauteur.

Les trois murs s'élèvent à peu près au même endroit même si quelquefois un mur paraît être un plus en retrait que l'autre. TW III, par exemple, est construit à 1,10 mètre de TW II, vers l'intérieur.

Associée au mur défensif TW I, la célèbre tour en pierre de Jericho est conservée sur 9 mètres de haut. Son diamètre est de 11 mètres en moyenne. Elle est placée à l'intérieur de la ligne du rempart contre lequel elle bute. Cette tour a connu trois étapes successives de construction : un noyau de pierre circulaire, directement appuyé contre TW I; deux enveloppes successives de pierre enduites de plâtre d'un mètres d'épaisseur environ entourant le cœur de la tour. Un escalier composé d'une vingtaine de marches est creusé à l'intérieur. Une occupation dite PPNB succède à celle du PPNA. Les niveaux PPNB recouvrent la tour. A l'ouest de l'ancienne ligne de TW III, des maisons rectangulaires apparaissent. La ligne de l'ancien rempart est dépassée. Un nouveau rempart TW IV est construit. Il est constitué de pierres grossièrement taillées, parmi lesquelles se trouvent de gros blocs travaillés de 1,50 mètre sur 1 mètre. Cette structure défensive sert également de mur de soutènement. Après la destruction de TW IV, un autre mur (TW V) est érigé à 5,75 mètres à l'ouest de TW IV. Il a été préservé sur environ 3,75 mètres de haut. A l'Age du Bronze, un rempart militaire doté de tours extérieures a été construit comme en suivant approximativement les tracés néolithiques.

De cette rapide présentation du site de Jericho, qui souleve de nombreuses questions restées sans réponse, il ressort que la fonction défensive des remparts PPNA et PPNB cumulée à celle de soutènement est acceptable¹⁸. Plus qu'une fonction défensive K. Kenyon a attribué à la tour: une fonction militaire. Or, cette interprétation est infirmée par la position interne de la tour¹⁹. La véritable fonction de cet édifice demeure donc inexplicée A l'heure actuelle, ces derniers semblent être les plus anciens du Proche Orient, attestant d'une certaine organisation nécessitant une importante mobilisation humaine, sans qu'on puisse parler encore d'une structure sociale suffisamment développée et hiérarchisée qui aurait pu servir de cadre à l'apparition de la guerre.

Tell Magzaliya

Dans le cadre d'une expédition archéologique menée par une équipe soviétique de 1969 à 1980 dans le nord de l'Iraq, dans la Djezireh, de nombreux sites néolithiques ont été mis au jour : Yarim Tepe, tell Sotto, Kültepe et surtout Tell Magzaliya. Ce site du septième millénaire a été fouillé de 1977-1980²⁰. 16 niveaux d'occupation ont pu y être identifiés :

- les niveaux 1-12 correspondent à un village, composé de petites maisons rectangulaires monocellulaires aux fondations de pierre et à la superstructure en pisé.
- aux niveaux 13-14, les maisons rectangulaires ont plusieurs pièces dont les superstructures en pisé reposent sur des fondations en pierre. A ces niveaux, un rempart de pierre entoure l'établissement.

- aux niveaux 15-16 le rempart a disparu et le site est abandonné.

Les pierres de fondation de ce mur défensif permettent de le suivre sur soixante mètres de long (figure 4). On ignore cependant son épaisseur. Le mur est indépendant des maisons qu'il entoure, laissant ainsi un passage entre celles-ci. D'après les rapports, la construction semblerait avoir été effectuée section par section : plusieurs techniques et divers matériaux ont été reconnus. Toutefois, l'unité architecturale d'ensemble est respectée. Une porte (structure 271) aurait été découverte dans le secteur ouest. Dans la partie nord du mur, les fouilleurs ont dégagé une avancée semi-circulaire faisant saillie : bastion ou tour (structure 223), il est constitué grosses dalles de pierre d'un mètres de largeur, directement posées sur le sol, et ce apparemment comme le mur à l'ouest de la tour. En revanche, à l'est de la tour, le mur, préservé sur une hauteur de 1,80 mètre est composé de petites pierres. Des blocs de pierre de grande dimension (1,50 mètre de large), peut-être enterrés dans des tranchées de fondation, constituent l'extrémité nord du mur ouest.

L'ensemble produit un rempart défensif massif dont l'originalité vient de la présence d'une tour saillant à l'extérieur et non à l'intérieur du rempart défensif, à la différence de celle de Jericho. En l'état actuel de nos recherches, Magzaliya est le premier site à posséder ce type d'éléments architectoniques dont l'intérêt stratégique a été souligné plus haut. Il semblerait qu'assez tôt la conception de la défense ait changé et qu'elle soit devenue active. Cependant, il ne semble pas envisageable de parler d'architecture militaire. Les fouilleurs le présentent d'ailleurs comme un mur défensif, produit d'un travail collectif.

Hacılar

La Turquie présente également des villages néolithiques remparés. Hacılar (Turquie centrale) est un village qui présente une occupation presque continue de 7500 à 5000 Av. J.C environ. Les fouilles de J. Mellaart²¹ de 1957 à 1960 ont permis de mettre au jour 16 niveaux d'occupation :

- les niveaux XVII à III (de 7500 à 5400 Av. J.C.) montrent une succession d'établissements villageois dont il ne subsiste que quelques maisons. Aucun rempart n'est mis au jour.

- au niveau II (de 5400 A 5250 Av. J.C.), le village est composé d'un grenier au coin nord-ouest et de maisons rectangulaires dont les murs viennent s'appuyer contre un rempart (figure 5). Ce dernier est en briques crues et ne repose pas sur des fondations en pierre. Son épaisseur oscille entre 1,50 mètres et 3 mètres selon les endroits. Il est percé de trois entrées donnant accès directement au village : une au nord ouest, une au nord-est et une au sud-ouest. L'entrée nord-ouest est flanquée de deux tours en saillie qui ne sont pas placées à des distances régulières. Ces tours sont en briques et ont des fondations en pierre. Le rempart est détruit.

- au niveau I (vers 5250 AV. J.C.) une forteresse dont nous ne parlerons pas ici couronne le site.

L'organisation du rempart d'Hacılar exclut qu'on puisse le considérer comme un rempart militaire : il est percé de plusieurs portes donnant directement dans les habitations au nord-ouest et d'un accès facile. Il semble avoir un rôle purement défensif, qui peut comme dans le cas de Jericho et Magzaliya s'expliquer par le degré de développement de la société qui est à son origine.

Tell es-Sawwan

En Iraq central, Tell es-Sawwan, sur la rive gauche du Tigre est un site du sixième millénaire. Il a été fouillé de 1964 à 1983 par une équipe iraquienne, à laquelle a succédé une équipe française de 1988 à 1989²². La guerre du Golfe en a interrompu la fouille. Quatre phases d'occupation ont pu être déterminées par la culture matérielle et les vestiges architecturaux.

- aux niveaux I et II, le site se caractérise par un village composé de maisons tripartites en briques crues du début du sixième millénaire.

- au niveau suivant III A, un rempart de briques crues circonscrit une dizaine de maisons ayant un plan dit en « T » (figure 6), caractéristique de l'époque dite de Samarra (5500-5000 Av. J.C.). Sa façade extérieure est renforcée par des piliers. Conservé sur 1 mètre de haut et soixante centimètres d'épaisseur, ce mur défensif devait suivre un plan rectangulaire dont seuls trois côtés ont pu être retrouvés.

L'accès au village se faisait par trois entrées : deux apparemment percées sur le côté nord-ouest du rempart dont la plus occidentale serait en chicane; la troisième se trouvant sur le côté sud-ouest du site. Un fossé de trois mètres de profondeur est associé à ce village fortifié. Il suit de manière parallèle le tracé du rempart et adopte une forme en V. Sa largeur varie de 50 centimètres dans sa partie la plus restreinte à 3,50 mètres dans sa partie la plus large. Dès la phase suivante III B, toujours datée de l'époque Samarra, le rempart est débordé. Des maisons sont construites sur son tracé (la maison n°12 le chevauche) et au delà de son tracé. La raison d'être de ce système de protection n'a été que temporaire. L'établissement du niveau IV daté de la fin du sixième millénaire reste ouvert.

La composition du rempart de Tell es-Sawwan ne suggère pas que nous soyons en présence d'un rempart à vocation militaire. On remarquera en particulier la faible épaisseur de celui-ci, l'absence de tours, qui évoquent plutôt un mur d'enclos.

L'examen de ces quatre sites permet de mettre en évidence le besoin de ces sociétés néolithiques sédentaires de se protéger matériellement et de mettre leurs biens à l'abri. Ce besoin résulte de leur économie de subsistance fondée sur l'agriculture et l'élevage assurant à ces communautés villageoises une certaine prospérité.

Telle est la situation au Néolithique Au quatrième millénaire, la situation change quelque peu. En terminologie mésopotamienne, il correspond à l'époque d'Uruk. La théorie actuelle veut qu'Uruk²³, grand centre politique et économique du sud de la Mésopotamie, ait développé un vrai réseau commercial visant à l'approvisionnement en matières premières dont elle est dépourvue. L'élite urukéenne en serait le commanditaire. Outre le bois et la pierre, elle aurait également importé de pays lointains des matériaux

rare et de fait précieux, comme le lapis-lazuli, la cornaline et l'albâtre. Uruk aurait sans doute proposé en contrepartie des textiles, des vêtements en laine, de la céramique, etc. Plus qu'un simple commerce entretenu avec ces populations lointaines, Uruk aurait pratiqué une véritable colonisation de ces territoires, implantant des établissements urukéens qui reprennent le modèle architectural du sud dans les pays approvisionneurs. Il semble que la situation soit plus nuancée, parler de colonisation est sans doute excessif et il vaut mieux considérer ces sites périphériques s'inspirant du modèle-mère qu'est Uruk comme des signes de sa présence dans le nord et le témoin de relations suivies entre le nord et le sud. Sur certains sites périphériques, localisés tant en Syrie, qu'en Egypte, Iran, Anatolie sud-orientale et non dans le sud de la Mésopotamie (en particulier à Uruk), des remparts ont été mis au jour. Il est impossible de donner la liste exhaustive de tous les sites fortifiés de cette époque. Nous mentionnerons Godin Tepe en Iran, Abu Salabikh²⁴ en Mésopotamie dont le rempart fait 20 mètres d'épaisseur, Hassek Höyük en Turquie, et en Syrie du nord Tell Sheikh Hassan, Mashnaqa, Habuba Kebira.

Habuka Kebira

Habuba Kebira retiendra notre attention. Fouillé de 1969 à 1975 par E. Strommenger²⁵ et E. Heinrich, Habuba Kebira est une ville datée de 3100 Av. J.C. installée le long de l'Euphrate. Elle reprend le modèle architectural d'Uruk.

Elle connaît trois phases de vie : dans la première, cette ville est ouverte, puis lors de la seconde, elle est ceinte d'un rempart que nous présentons sommairement. Mis au jour en 1974, il était alors l'unique exemple de ce type de construction dont on n'avait pas l'équivalent au sud et en particulier à Uruk.

La partie orientale du site a été détruite par l'érosion. Le rempart est parfaitement rectiligne tiré au cordeau. Il respecte un plan donné par des architectes. Le tracé du rempart n'est malheureusement suivi que sur deux côtés mais sur une longueur importante : 540 mètres de long du sud au nord jusqu'à son angle nord et 140 mètres d'ouest en est de cet angle jusqu'au fleuve.

Le rempart fait entre 3 mètres et 3,30 mètres d'épaisseur. On a dénombré 9 bastions sur le côté est-ouest et 29 sur le côté sud-nord (figure 7). Tous les 13,50 mètres il est renforcé par des bastions qui mesurent 5,50 mètres de large et font saillie à l'extérieur de 3,50 à 4,20 mètres. Ils ouvrent directement sur la ville. La façade est ornée de niches décoratives, reprenant le système d'ornementation architecturale caractéristique de l'époque d'Uruk. Le rempart tel qu'il est conservé est percé de deux portes, celle de Qannas et celle d'Habuba. L'extrême régularité du tracé, le soin apporté à la construction du mur, l'espacement parfaitement calculé et répété des bastions sont saisissants. Cet ouvrage est le fruit d'un travail collectif orchestré par une autorité qui en est le maître d'œuvre. Ce rempart relève de l'architecture monumentale et très certainement militaire. Pourtant, ce rempart n'a qu'une raison d'être temporaire puisque par la suite, les habitations en débordent ses limites. Il n'a semble-t-il plus de raison d'être. Le site est abandonné définitivement à la fin du quatrième millénaire.

Longtemps, Habuba Kebira a été tenue pour la première ville ayant possédé ce type de construction défensive. Pourtant, un autre site urukéen en possède un du même type, en retirant à Habuba l'exclusivité. Il s'agit de Tell Sheikh Hassan

Tell Sheikh Hassan

Tell Sheikh Hassan fouillé par J. Boese²⁶ de 1984 à 1994, se situe en Syrie, un peu plus au nord qu'Habuba. Il est occupé depuis le néolithique et continue à l'être à l'Age du Fer (premier millénaire).

Un rempart en briques crues daté du quatrième millénaire y a été retrouvé. Il est suivi sur au moins 20 mètres de long et devait être rectangulaire puisque son angle sud-est a été mis au jour. Conservé sur 1,85 mètres de haut à certains endroits, il mesure 3,60 mètres d'épaisseur. Sa façade extérieure est également pourvue de niches de 1,35 mètres de large et 60 centimètres de profondeur. Le tracé du mur est encore une fois très régulier comme tiré au cordeau.

Le quatrième millénaire semble avoir été un tournant dans l'architecture défensive. Les remparts sont désormais dotés de bastions bien réguliers traduisant une évolution de la stratégie défensive, comme évoquée plus haut. Leurs constructions supposent un plan, un maître d'œuvre et d'ouvrage. Ils relèvent déjà presque de l'architecture militaire et sont en quelque sorte les prototypes des remparts militaires du troisième millénaire. Ceux d'Uruk²⁷ sont les plus connus. Célébrés dans l'épopée de Gilgamesh²⁸ qui en est le fondateur, ils ont été retrouvés. Leur tracé est suivi sur 9,5 kilomètres 900 bastions, espacés les uns des autres de 9 mètres ont été recensés. Le rempart est grandiose comme la ville qu'il entoure.

Cette présentation diachronique de quelques remparts défensifs appellent de notre part les conclusions suivantes : le rempart a une longue histoire puisque ses origines remontent au 8e millénaire. Avant d'être militaire, il est simplement défensif.

Attesté dans l'ensemble du Proche Orient au Néolithique, il participe de la sédentarisation. Il faut donc y voir le corollaire du village et non celui de la ville. La présence de ces constructions reste cependant à ces époques anciennes très irrégulière, spontanée, sporadique et temporaire. Quoique lié à l'apparition des villages, le rempart n'apparaît pas comme un trait caractéristique de l'architecture villageoise. Tous ne sont en effet pas fortifiés : Tell Sotto, Yarim Tepe, Jarmo, etc sont des établissements néolithiques ouverts. Il semble que la fondation d'un village n'implique pas la construction d'un système de défense. Les fouilles mettent d'ailleurs bien en lumière que le groupe vit dans un premier temps dans établissement ouvert jusqu'à ce qu'un danger le menace et le pousse à se retrancher derrière un mur. Sa construction est une réponse à un danger ponctuel. Le danger passé, les remparts ne sont d'ailleurs pas toujours reconstruits ainsi que nous le disions plus haut. A l'exception de Jericho qui a livré une succession de remparts défensifs (au PPNA, PPNB et à l'Age du Bronze) et d'Hacılar, les remparts défensifs des autres sites n'ont qu'une courte durée de vie. Leurs limites sont rapidement débordées.

Faut-il l'expliquer par une explosion démographique ou par une disparition de toute menace, de toute violence? Nous montrerons dans notre thèse qu'il faut se garder de toute interprétation hâtive et se méfier des équivalences trop évidentes et de fait dangereuses comme celles faites encore trop souvent entre la guerre et le rempart, la ville et le rempart. De même que des villes existent sans remparts, des villages existent

avec des remparts. Quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste, la violence est omniprésente dans toutes les sociétés du Proche-Orient.

Si la présence d'un rempart révèle bien une situation dangereuse, nous pensons que son absence n'est en revanche pas un critère valable permettant de parler de paix, de relations cordiales entre différentes sociétés. Il existe d'autres moyens de prévenir une attaque : s'installer sur une plaine permet d'avoir un champ de vision dégagé; un éventuel ennemi est immédiatement signalé. Au contraire s'établir sur une éminence naturelle pour surveiller les environs est un autre moyen de défense. On peut encore entourer son site d'une palissade de bois ou de végétaux comme en Afrique. Tout cela atteste une certaine insécurité. Bien évidemment, cette utilisation tactique de l'environnement est moins perceptible par l'archéologie que ne le sont les remparts ! Quoi qu'il en soit, la situation change. A partir du troisième millénaire. Témoignant d'un climat de violence latente, les villes sont systématiquement ceintes d'un rempart militaire. On reconnaît à cette structure une place à part entière dans la société puisqu'elle porte un nom. Il est célébré dans les poèmes, entrant dans l'Histoire. C'est au roi qu'en incombe sa construction ainsi que le révèlent les inscriptions royales. Le rempart devient un trait architectural permanent de la ville. Objet de soins constants, il est entretenu, rénové et perfectionné. Mais à ces époques historiques n'en est-il pas le symbole ?

FLORENCE REY
Doctorante
Université de Paris I

¹ On connaît par exemple les remparts de Hattusha, capitale hittite et ceux de Khorsabad, capitale du roi néo-assyrien Sargon (722-705 AV. J.C.); SEEHER, J., Hattusha, Ege Yalınlar!, Istanbul, 1999, pp.48-61 ; BOTTA, M. P. E., *Monuments de Ninive I*, Imprimerie Nationale, Paris, 1972, 1ère édition 1846-50.

² le rempart devient le symbole de la ville à l'époque néo-assyrienne par exemple comme en atteste l'iconographie. Sur les murs nord-ouest de la salle 6 du palais de Khorsabad, une longue procession de tributaires est représentée. Parmi les vaincus venus faire allégeance, on peut voir des tributaires Mèdes. En signe de soumission au roi Assyrien, ils portent dans leurs mains une maquette de ville fortifiée qu'ils vont remettre à leur vainqueur (figure 2).

³ KENYON, K., *Excavations at Jericho III*, Thomas A. Holland Editor, Londres, 1981.

⁴ MELLAART, J., *Catal Hüyük, une des premières cités du monde*, Librairie Jules Tallendier, Paris, 1971.

⁵ Ces deux sites ont provoqué une vive polémique voir note 4. Fouillés dans les années cinquante, ces deux sites néolithiques (PPNA/PPNB) furent interprétés comme des villes par leurs fouilleurs respectifs. Ils revendiquèrent ce statut parce que les superficies occupées étaient très grandes : trois hectares en ce qui concerne Jericho et une dizaine dans le cas de Catal Hüyük. En outre, un artisanat très spécialisé est attesté mais qui ne suffit pas pour parler de spécialisation. Enfin, à Jericho une tour et un rempart ont été mis au jour. Le rempart étant synonyme de ville, son identification ne posait aucun problème. Nous reparlerons du rempart ultérieurement. Il fut largement démontré que ces pseudo-villes n'étaient que de grandes communautés d'agriculteurs, pratiquant encore la chasse. PERROT, J., «préhistoire

palestinienne», *Supplément au Dictionnaire de la Bible* 43, 1968, pp.186-446, a été l'un des premiers à remettre en question Jericho.

⁶ CAUVIN, J., *Les premiers villages de Syrie-Palestine du IX^e à au VII^e millénaires avant J. C.*, Editions maison de l'Orient, Lyon, 1978

⁷ HUOT, J. L., THALMANN, J. P., VALBELLE, D., *Naissance des cités*, Editions Nathan, Paris, 1990.

⁸ HUOT, J. L., *Les premiers villageois. Du village à la ville*, Editions Armand Colin, Paris, 1994.

⁹ HUOT, J. L., *La ville neuve : une idée de l'Antiquité ?*, Editions Errance, Paris, 1988, p.263.

¹⁰ HUOT, J. L., « Des villes existent-elles en Orient dès l'époque néolithique? », *Annales, économies, Sociétés, Civilisations* 4, 1970, pp.1091-1101, p.1093.»

¹¹ Thèse de doctorat portant sur « La naissance de la guerre au Proche Orient » sous la direction de Monsieur le Professeur Jean-Louis Huot, Université de Paris I-Panthéon Sorbonne.

¹² FOREST, J. D., *Mésopotamie. L'apparition de l'Etat*, Editions Méditerranée, Paris, 1996.

A consulter pour un bon aperçu des différentes sociétés néolithiques proche-orientales, leurs organisations sociales et le processus d'apparition de l'Etat Il met bien en évidence entre autres que ces sociétés néolithiques ne sont pas égalitaires et qu'une forme de hiérarchisation sociale apparaît très tôt.

¹³ voir note 5.

¹⁴ TESTART, A., *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Société d'Ethnographie, Paris, 1982.

¹⁵ Voir notes 5 et 12.

¹⁶ Voir note 6.

¹⁷ Voir note 8.

¹⁸ AURENCHE, O., *La maison orientale. L'architecture du Proche Orient ancien des origines au milieu du quatrième millénaire*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1981, pp.32-33.

¹⁹ PERROT, J., « préhistoire palestinienne », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, 43, 1968, pp.186-446, p.385.

²⁰ BADER, N.O., *Earliest Cultivators in Northern Mesopotamia : the investigations of the Soviet archaeological expedition in Iraq at settlements tell Magzalia, tell Sotto, Kültepe*, Editions Nauka, Moscou, 1989.

²¹ MELLAART, J., *Excavations at Hacilar*, Editions of the British Institute of Archaeology at Ankara, Edinburgh, 1970.

²² BRENIQUET, C., «Tell es-Sawwan : réalités et problèmes», *Iraq*, 53, pp.75-90, elle donne en outre une bibliographie du site.

²³ ALGAZE G., *The Uruk World System The Dynamics of Expansion of Early Mesopotamian Civilization*, The University of Chicago Press, Chicago, 1993.

²⁴ POLLOCK, S., «Investigations on the Uruk Mound, Abu Salabikh, 1990», *Iraq*, 53, pp.59-68.

²⁵ STROMMINGER, E., *Habuba Kebira : eine Stadt vor 5000 Jahren*, Editions Philipp von Zabern, Mainz am Rhein, 1980.

²⁶ BOESE, J., *Ausgrabungen in tell Sheikh Hassan I. Vorläufige Berichte über die Grabungskampagne 1984-1990 und 1992-1994*, Saarbrücker Druckerei und Verlag, 1995.

²⁷ NÖLDEKE, A., *Vorläufige Berichte über die von der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft in Uruk-Warka unternommenen Ausgrabungen*, 7, 1936, pp.41-43.

²⁸ TOURNAY, R., *L'épopée de Gilgamesh*, Les Editions du Cerf, Paris, 1998, pp.38-40.